

Sujet 4 — session 2025-2026

« Les méchants n'ont pas besoin de raison
pour haïr. Leur méchanceté suffit. »

Alexandre Dumas

Correction avec plan détaillé

Sujet — « Les méchants n'ont pas besoin de raison pour haïr. Leur méchanceté suffit. » Alexandre Dumas

Problématique — Les méchants sont-ils condamnés à rester méchants ?

I/ La méchanceté innée

1. Le parfait antagoniste pour un combat manichéen

Idée : Le méchant permet de valoriser le héros, tous deux servant respectivement de modèle et de contre-modèle. Ces deux figures structurent par leur opposition une vision du monde où les valeurs morales défendues par le héros sont également celles de la civilisation qu'il incarne. Dès lors, la haine du méchant représente la menace du chaos surgissant pour détruire la société. La méchanceté du méchant se suffit autant à elle-même que la bonté du héros.

Exemple : Les mythes reprennent systématiquement cette opposition, à commencer par l'un des plus vieux récits épiques, *L'Épopée de Gilgamesh*, où ce héros originel affronte de nombreux montres, réalisant une série d'exploits illustrant la bravoure et l'esprit de justice du jeune roi guerrier protégeant son peuple. Il s'agit également d'un récit initiatique dans lequel Gilgamesh, jeune tyran à ses débuts, atteint la sagesse au terme de sa vie. Par le truchement d'un ancêtre légendaire, les récits épiques permettent ainsi d'asseoir la puissance d'une civilisation, tel Énée dans *L'Énéide* de Virgile, qui fonda Rome à la chute de Troie. Par conséquent, plus la méchanceté à combattre est grande, plus la gloire du peuple dont est issu le héros resplendit.

2. La méchanceté par habitude de l'impunité

Idée : Le méchant agit sans se poser de question, écrasant les plus faibles sans se soucier du malheur causé par ses actions. Son comportement ne donne pas lieu à une prise de conscience dans la mesure où il se satisfait d'agir ainsi pour répondre à ses désirs les plus immédiats. Chez lui, la passion l'emporte sur la raison. Son comportement apporte au lecteur un puissant enseignement moral en illustrant la part sombre de la nature humaine lorsque cette dernière succombe à ses appétits.

Exemple : Dans la fable « Le Loup et l'Agneau », le « cruel animal » n'est pas pris de pitié devant le discours de l'agneau qui l'implore de raisonner et de lui laisser la vie

sauve : « Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté / Ne se mette pas en colère ; » ; le loup tente d'abord de trouver une raison justifiant sa cruauté mais, ne trouvant de raison légitime pour haïr, il assume alors ouvertement son désir initial en dévorant sa victime : « On me l'a dit : il faut que je me venge. ». La morale de cette apologue « La raison du plus fort est toujours la meilleure » suggère par une cruelle ironie combien cette raison manque précisément de raison.

3. La méchanceté récompensée

Idée : Dans une société nous engageant dans une lutte hobbesienne du tous contre tous, les loups ne manquent pas, surtout lorsqu'on constate que celles et ceux qui réussissent le mieux à s'élever socialement sont celles et ceux qui ont les dents longues.

Exemple : Bien que le Père Goriot aime ses filles comme deux trésors, celles-ci le condamnent à un sort funeste dans le roman éponyme de Balzac. Rastignac assiste au triste spectacle de voir ses deux filles arracher à leur père jusqu'au dernier sous et le jeter dans la misère, sans égard pour sa tendresse et son abnégation sans limite, dans le seul but de répondre à leurs caprices mondains. À l'opposé du récit épique louant un modèle héroïque exemplaire défendant les valeurs morales de la société contre le mal, le récit de Balzac montre au contraire à quel point les valeurs morales sont dégradées et brutalement piétinées par des méchantes qui haïssent sans distinction tout obstacle à leur cupidité. Ce puissant désir visant la jouissance sans contrainte se passe dès lors de raison pour se justifier et devient naturellement de la pure méchanceté lorsqu'il est réalisé au détriment des autres. Rien ne résiste à cette méchanceté viscérale, si bien que les méchants chez Balzac sont souvent comparés à des fauves qui évoluent dans le monde avec pragmatisme et cynisme, sans se soucier d'aucun idéal, ni valeur, ni raison, recherchant exclusivement le maximum d'argent à amasser sous la Restauration où tout semble à vendre. La méchanceté est une réponse directe et satisfaisante à la frustration : elle permet de répondre immédiatement à ses appétits sans se restreindre.

II/ La méchanceté relève aussi d'un choix

1. La méchanceté commise par esprit de vengeance

Idée : La méchanceté s'exprime librement à travers la puissance de la haine ; la violence sous toutes ses formes en découle. On peut cependant relever que certaines frustrations sont légitimes et peuvent conduire à exercer la méchanceté en réponse à un puissant sentiment d'injustice. Œil pour œil, dent pour dent, d'après la loi du Talion, le mal engendre le mal, à la différence toutefois que le second mal est une réponse motivée par une raison : celle de réparer l'injustice par la vengeance.

Exemple : Dans la nouvelle intitulée « La Vengeance d'une femme » du recueil *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, la duchesse de Sierra-Leone se venge de son mari qui, après l'avoir fait entrer en tentation d'adultère, tua horriblement son amant, malgré la chasteté de leur relation. À l'intensité de sa passion amoureuse succède un besoin de vengeance tout aussi intense : « c'est le sublime de l'enfer ». En se prostituant jusqu'à mourir de maladies vénériennes, cette femme souhaite entacher la réputation du duc afin de le « le crucifier dans son orgueil ». À travers le point de vue interne de Tressignies et le récit de la duchesse, le lecteur comprend la raison de cette haine viscérale qui dépasse l'entendement, au point de transcender l'horreur par la grandeur de son dévouement et la radicalité de sa détermination à répondre plus violemment encore aux méchancetés gratuites de son mari : « que je bois cette fange, et que c'est du nectar, puisque c'est ma vengeance !... »

2. La méchanceté commise aveuglément

Idée : Lorsque la méchanceté a une raison, le personnage devient méchant d'autant plus facilement que cette raison est un amour déçu qui se mue en haine féroce. Toutefois, on peut s'interroger sur l'origine de la vengeance : est-ce un projet lucide comme celui de la duchesse de Sierra Leone ou un aveuglement ? La tragédie classique a notamment exploré la violence des passions qui poussent le personnage, aveuglé par ses émotions, à commettre le mal sans le vouloir vraiment. Lorsqu'il retrouve ses esprits, il réalise avoir commis le pire, mais il est déjà trop tard pour se rattraper. Le mal est fait pour une raison qui ne méritait finalement pas tant de haine. Pire encore, la haine se retourne également contre celui qui l'a exercée, au point que la méchanceté disparaît derrière la fatalité.

Exemple : Dans *Phèdre*, la haine jaillit au grand jour à l'acte III scène 3 lorsque la reine, pleine de fureur devant l'indifférence d'Hippolyte, répond à sa confidente Œnone : « Enfin, tous tes conseils ne sont plus de saison. / Sers ma fureur, Œnone, et non point ma raison. » Les calomnies d'Œnone et Phèdre causent la mort d'Hippolyte mais la reine sombre dans la folie, ne pouvant reconnaître la raison de sa haine, au point d'en accuser la fidèle Œnone : « Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécration. [...] Détestables flatteurs, présent le plus funeste / Que puisse faire aux rois la colère céleste. » (IV, 6). Phèdre et Œnone se donnent finalement la mort pour expier leur méchanceté causée pour une mauvaise raison.

3. La méchanceté justifiée par des calculs politiques cyniques

Idée : Dans *Phèdre*, le personnage ne prend pas la mesure de sa haine, si bien que la découverte de sa méchanceté provoque sa folie. Dans *Britannicus* en revanche,

les raisons d'ordre passionnel sont davantage relayées au second plan derrière les raisons d'ordre politique. La raison d'État, qui devrait atténuer la haine au nom d'un intérêt supérieur, opère inversement dans cette pièce où la haine trouve dans la raison d'État une raison légitime de s'exercer sans limite au nom de calculs politiques des plus sinistres.

Exemple : Nombre de personnages revendiquent la nécessité de la haine en politique. Ainsi Agrippine a probablement assassiné l'empereur Claude ; Néron nourrit une haine contre sa mère et à travers elle contre Britannicus qui est doublement son rival, en tant qu'amant de Junie et potentiel héritier au trône, tous deux seront assassinés par lui ; Narcisse, la figure la plus sombre en tant que mauvais conseiller, excite la haine de Néron contre sa mère et Britannicus ; pour manipuler l'empereur et vaincre ses derniers scrupules, il légitime ouvertement la haine au nom d'un dessein politique supérieur à l'acte III, scène 4 : « D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ! / Faites périr le frère, abandonnez la sœur ; / Rome, sur les autels prodiguant les victimes, / Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes ». La haine découle directement de la « raison d'État » apparente qui révèle les débuts de la tyrannie. Elle est une nécessité dans cette arène politique où seuls les pires méchants survivent. Agrippine le résume très bien dès l'acte I scène 1 au sujet de Néron : « Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus. »

III/ La méchanceté est rarement définitive

1. Même les méchants peuvent changer

Idée : Le remords et le sentiment de culpabilité peuvent nourrir l'introspection du méchant qui réalise l'origine de sa haine ainsi que les raisons qui l'ont poussé à commettre des méchancetés. Pour certains méchants débutent alors la rédemption qui consiste à expier sa faute, à vouloir racheter ses fautes morales en adoptant une conduite vertueuse.

Exemple : Dostoïevski nous raconte dans *Crime et Châtiment* l'histoire de Raskolnikov qui, en raison de sa misère, se met à nourrir une haine contre l'usurière. Après quelques hésitations, il décide de passer à l'action et tue celle-ci pour la voler, après s'être justifié son crime en dénonçant la méchanceté de cette usurière dont la disparition serait un bienfait d'autant plus grand que sa richesse lui permettrait de commettre le bien de l'humanité une fois au pouvoir. En un mot, Raskolnikov justifie sa haine en raisonnant de façon utilitariste selon le principe théorisé par Jeremy Bentham : « le plus grand bonheur du plus grand nombre », légitimant sur le long-terme des actions moralement répréhensibles sur le

court-terme. Le mal commis devient relatif au nom d'une raison ! Néanmoins, ce cynisme est vaincu par la culpabilité qui se met à le ronger le personnage. Comprenant qu'il n'est pas le surhomme qu'il pensait être, son châtement ne prendra fin qu'avec sa rédemption sincère concluant le roman. La méchanceté ne lui a pas suffi !

2. La pure méchanceté s'éprouve au contact de la bonté

Idée : Le méchant a donc une raison de commettre la méchanceté. Que ce soit par frustration, par manque d'éducation, par ressentiment ou par emportement, la haine traduit une impuissance à aimer son prochain. Mais nous avons vu que la rédemption est possible lorsque ce prochain tend la main et montre un autre chemin pour sortir de cette spirale destructrice. Finalement, le véritable méchant qui se passe de raison est celui qui se nourrit de sa méchanceté au point de ne plus être sensible à la bonté d'un être capable malgré tout de l'aimer.

Exemple : Valmont dans *Les Liaisons dangereuses* réalise à quel point la marquise l'a manipulé en le poussant à rompre avec la Présidente de Tourvel, qui l'aimait sincèrement, pour se conformer à son rôle de méchant. Réalisant qu'il a perdu la seule chance d'éprouver un amour sincère et véritable, ce libertin comprend du même coup combien il a sacrifié son bonheur par orgueil. Sa méchanceté dénuée de raison lui apparaît alors dans toute sa vacuité, si bien qu'il décide de se racheter avant sa mort lors du duel avec le chevalier Danceny en lui remettant les lettres de la marquise de Merteuil. Les monstres, suffisamment froids pour haïr par simple plaisir de haïr, sont aussi rares qu'irrécupérables. Pour eux, il n'y a pas de rédemption possible car la haine n'est pas une réponse à une faiblesse morale tant elle traduit un véritable vide intérieur au sein duquel la haine nourrit la haine. La marquise de Merteuil comme Don Juan dans la pièce de Molière sont de cette espèce rare de méchants dénués de raison : le plaisir de commettre le mal est le seul but à leur existence finalement pathétique, comme le dit Madame de Volanges au sujet de la marquise de Merteuil dans la lettre CLXXV « ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite, & la pitié qu'elle inspire ».

3. Croire la méchanceté sans raison est une dangereuse accusation

Idée : En réduisant le méchant à une méchanceté innée, Alexandre Dumas essentialise le mal. Or, refuser de comprendre la raison de la haine d'autrui en le réduisant à un méchant ou à une méchante empêche le dialogue, l'empathie, la mansuétude qui permettent de rompre le cycle de haine et de rendre possible la rédemption par le pardon. Cette accusation est d'autant plus dangereuse que nous sommes toujours le méchant de quelqu'un. Définir autrui comme un méchant dont la méchanceté est dénuée de raison permet de mieux le déshumaniser et de

légitimer les pires exactions à son encontre. Le bourreau peut alors apparaître en héros et la victime en méchant à abattre.

Exemple : Dans *La Ferme des Animaux*, le cochon Napoléon chasse son rival politique Boule de Neige et impose la dictature. Brille-Babil en charge de la propagande achève de discréditer « le brave à la bataille de l'Étable » devenu « pas plus qu'un criminel » au chapitre IV. Bien qu'absent en raison de son exil, Boule de Neige est pourtant désigné comme responsable de tous les maux, à commencer par la destruction du moulin lors de la tempête au chapitre VI. Ainsi est créé un bouc émissaire, c'est-à-dire un méchant dont la méchanceté est innée et contre laquelle toutes les raisons sont bonnes pour haïr. Joseph Goebbels résuma l'intérêt essentiel du bouc émissaire pour nourrir la propagande, créer une forte cohésion et un fort sentiment d'appartenance qui justifient également la puissance du pouvoir autoritaire ; il déclara à ce sujet : « L'important n'est pas tellement ce qu'on croit ; l'important c'est de croire. » Dans la pièce *La vie de Galilée* de Brecht, le scientifique se méfie pour cette raison de toute croyance en une méchanceté viscérale à combattre ; ainsi lorsque son disciple Andrea déclare « Malheureux le pays qui n'a pas besoin de héros » pour dénoncer l'absence de reconnaissance envers Galilée, ce dernier, ayant dédié sa vie à la seule vérité, rétorque : « Non. Malheureux le pays qui a besoin de héros ».